

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 10 septembre.—Indications pour la Louisiane.—Temp. ondes: vents variables.

Mésentente entre les démocrates et les populistes.

Colorado Springs, 10 septembre.—Le sous-comité du comité de la convention, composé de T. M. Patterson (pop.), A. M. Stevenson (rep. argentine), T. J. O'Donnell (dem.), a fait un rapport sur un plan de fusion qui n'a pas été adopté.

Le comité nouveau n'a pu s'accorder. Les populistes et les républicains argentiers ont envoyé alors un ultimatum aux démocrates leur ordonnant ou d'accorder le gouverneur aux populistes ou de se retirer.

La maladie de Miss Winnie Davis.

Narragansett Pier, 10 septembre.—Miss Winnie Davis, ce matin, dans l'état de Miss Winnie Davis. Le Dr Cleveland, de New York, a été appelé en consultation avec le Dr J. A. Wilcox.

Promotions dans la marine.

Washington, 10 septembre.—Parmi les ordres lancés aujourd'hui du département de la marine se trouvent les promotions suivantes:

Capitaine Higginson, du Massachusetts, au grade de commodore à partir du 10 août; sous-construc-teur naval R. P. Holson, au grade de constructeur naval à partir du 23 juin. Le délai de cette dernière promotion a été causé par l'impossibilité de procéder plus tôt à un examen du titulaire.

Dépêche officielle.

Washington, 10 septembre.—La dépêche suivante vient d'arriver au département d'Etat:

Genève, Suisse, 10 septembre.—L'impératrice d'Autriche vient d'être assassinée par un anarchiste italien.

RIDGELEY, Consul.

Mort de la marquise d'Alligri.

New York, 10 septembre.—Une dépêche particulière reçue de Londres annonce la mort de la marquise d'Alligri, chanteuse et auteur, plus connue sous le nom de plume de Blanche Roosevelt. Son nom patronymique est Tucker. Elle était née à Chicago.

Parade de troupes à New York.

Washington, 10 septembre.—En quittant la Maison-Blanche aujourd'hui le général Miles a annoncé que le Président avait consenti à une parade dans les rues de New York, samedi prochain, des troupes arrivées de Porto-Rico.

Chez le ministre d'Autriche.

New London, Connecticut, 10 septembre.—La nouvelle de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche est arrivée au ministre de ce pays, Hengenmuller, qui passe avec sa suite l'été à New London, par la voie de la Presse Associée. Il se trouvait à son cottage, à Pequot, et la nouvelle l'a accablé. Il a refusé d'être interviewé à ce sujet.

Grand incendie dans le Maine.

Livermore Falls, Maine, 10 septembre.—Le plus grand incendie du Maine a été détruite par un incendie qui a fait rage aujourd'hui de dix heures du matin à une heure avancée de l'après-midi.

Cette conflagration a fait disparaître de nombreuses fabriques de la ville et réduit en cendres plus d'une douzaine de magasins. Vingt magasins et fabriques, et autant de petites bâtisses ont été détruits.

Cet incendie est le plus désastreux depuis que Livermore Falls est devenu un des principaux centres industriels du Maine.

La Compagnie internationale de fabrication de papier a subi la plus forte perte. Un enfant de deux ans du nom de White a été brûlé vif.

Les progrès des flammes ont été arrêtés par la destruction de bâtisses avec de la dynamite. Les pertes totales dépasseront \$200,000.

La récolte de coton.

Washington, 10 septembre.—L'état de la récolte de coton, d'après le statisticien du département de l'agriculture, était de 78,9 à la date du 1er septembre, contre 91,2 le 1er août. C'est une diminution de plus de onze points en un mois.

La date du 1er septembre 1897 la moyenne était de 78,3, et au 1er septembre 1896 de 64,2.

Pour les dix dernières années la moyenne est de 79,4. La diminution par Etat est la suivante:

Caroline du Nord, 6; Caroline du Sud, 8; Géorgie, 11; Alabama, 15; Mississippi, 10; Louisiane, 14; Texas, 16; Arkansas, 4; Tennessee, 2; Oklahoma, 8.

Il y a une légère amélioration dans le Territoire Indien. Les cultivateurs se plaignent de pluies excessives, qui ont fait couler le coton, ainsi que d'autres circonstances défavorables à l'est du Mississippi. Le ver de coton et le charançon mexicain ont également causé des dommages dans le Texas.

La moyenne dans les divers Etats cottonniers est la suivante: Virginie, 91; Caroline du Nord, 84; Caroline du Sud, 81; Géorgie, 80; Floride, 73; Alabama, 80; Mississippi, 78; Louisiane, 76; Texas, 75; Arkansas, 59; Tennessee, 95; Missouri, 94; Oklahoma, 90; Territoire Indien, 95.

JOHN HY DE, Statisticien

Les condoléances du Président McKinley.

Washington, 10 août.—Immédiatement après avoir été notifié de la mort de l'impératrice d'Autriche par le consul Ridgely, le président McKinley a envoyé le télégramme de condoléances suivant:

A Sa Majesté l'empereur d'Autriche, à Vienne.

J'ai assisté avec un profond regret à l'assassinat de Sa Majesté l'impératrice d'Autriche à Genève, et je fais part à Votre Majesté de la profonde sympathie du gouvernement et du peuple des Etats-Unis.

WM MCKINLEY.

La Fièvre Jaune à Jackson.

Vicksburg, Mississippi, 10 septembre.—Dépêche spéciale au "Herald": L'existence de la fièvre jaune est officiellement annoncée ce soir. Le cas date de cinq jours et est bien développé.

Le diagnostic a été fait par les docteurs Parnell, Hunter, Todd et Harrington.

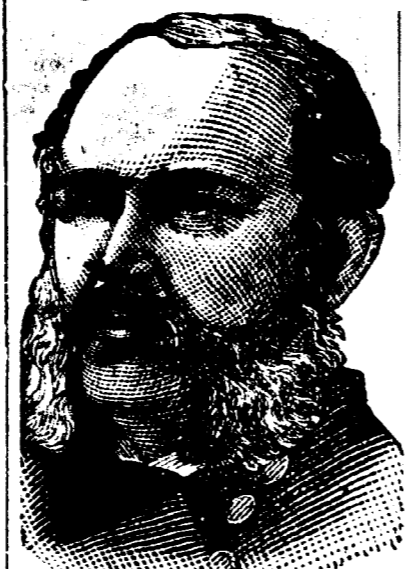
Le malade est un contre-maitre d'ouvriers du chemin de fer résidant à quatre cents yards au nord de la gare. La maison est isolée et un double cordon de gardes l'entoure. La ville est mise en quarantaine.

Le docteur Parnell dirige le ser-

vice sanitaire. De nombreux habitants quittent la ville, mais il n'y a pas de panique. La maladie semble devoir se propager.

La composition de la commission d'enquête sur la conduite de la guerre.

Washington, 10 septembre.—Le Président a pressé les messieurs suivants d'accepter les fonctions de membres de la commission requise par le secrétaire Alger pour faire une enquête sur la conduite de la guerre:



Général John M. Schofield, général John B. Gordon, général Greenville M. Dodge.



Daniel Colt Gilman, général Charles F. Manderson, honorable Robert T. Lincoln, honorable D. S. Lamont, Dr W. W. Keene, colonel Jas A. Sexton.

Le message adressé par M. McKinley à chacun de ces messieurs est ainsi conçu:

Vous-avez rendu un grand service au pays en acceptant votre nomination aux fonctions de membre de la commission chargée d'enquêter sur l'administration du commissariat, de l'intendance et du bureau médical du département de la guerre pendant la guerre, et par extension sur les causes des maladies en campagne et dans les camps et sur le traitement des malades. Je désire que la vérité pleine et entière soit établie et publiée.

Je ne puis pas vous exprimer trop fortement mon ardent désir de composer cette commission de façon qu'elle soit d'un caractère élevé qui inspire une confiance entière au pays, et j'espère que vous accepterez ces fonctions.

WM MCKINLEY.

DERNIERE HEURE.

Autres détails sur l'assassinat de l'impératrice d'Autriche.

Berne, Suisse, 10 septembre.—Un autre compte rendu de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche est ainsi conçu: Après avoir été frappée par derrière l'impératrice est relevée et a marché jusqu'au vapeur, sur le pont duquel elle est tombée de fai-

blesse. Le capitaine ne voulait pas quitter le quai, mais il a largué les amarres à la requête de l'impératrice et de sa suite. On ne croyait pas alors l'impératrice sérieusement blessée. Mais le vapeur est revenu avant d'arriver au large et l'impératrice a été transportée sans connaissance à l'hôtel sur un brancard.

GRANDE EMOTION EN SUISSE.

Le gouvernement et le peuple indignés.

Berne, Suisse, 10 septembre.—Le président de la Suisse et les membres du gouvernement ont été frappés d'horreur quand la nouvelle de l'assassinat sur le territoire suisse, de l'impératrice est arrivée par tous les Européens est arrivée au Palais de l'Exécutif. Des arrangements ont été immédiatement faits pour une réunion extraordinaire des membres du conseil fédéral dimanche matin, dans le but de discuter les mesures à prendre contre l'assassin.

Le criminel doit être jugé conformément aux statuts du canton dans lequel le crime a été commis, statuts qui interdisent la peine capitale et font de la prison à perpétuité la peine la plus sévère qui puisse être infligée.

En apprenant l'assassinat le comte Kuefstein, ministre d'Autriche, s'est rendu en toute hâte au Palais, où la plus profonde sympathie lui a été exprimée.

Des qu'un train spécial fut prêt, le ministre est parti pour Genève avec le sous-procureur général qui ouvrira immédiatement une enquête en l'absence de son chef, qui est en congé.

Une enquête préliminaire aura lieu à Genève ce soir ou demain matin, puis un rapport sera envoyé au conseil fédéral.

Les autorités fédérales avaient été prévenues de la visite de l'impératrice, et elles avaient donné l'instruction de prendre des mesures de police exceptionnelles pour assurer la sécurité de l'impératrice. Mais elles n'ont pas été prévenues de l'intention de Sa Majesté de se rendre à Genève. Les fonctionnaires locaux ne connaissent pas sa présence puisqu'elle voyageait incognito. La police n'est pas à blâmer, quoique les circonstances la rendent responsable.

Une profonde tristesse et une grande indignation régissent dans la Suisse entière. Tous les journaux expriment dans des éditions supplémentaires l'horreur de ce crime. Lucchini, l'anarchiste assassin, vivait à Parme, Italie.

A VIENNE.

Vienne, Autriche, 10 septembre.—La nouvelle de l'assassinat de l'impératrice est arrivée quelques minutes avant six heures ce soir. Elle s'est répandue en un instant dans les rues et a été remplie d'une telle multitude que la circulation des voitures est devenue impossible. Tous les journaux ont publié des éditions supplémentaires. De nombreux Viennois considéraient la nouvelle erronée jusqu'à la confirmation par le "Journal Officiel".

Tous les journaux rendent hommage à l'impératrice. Un chagrin indescriptible accable la population. Les théâtres ont fermé leurs portes et l'exposition du public a été contremandée.

Détails de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche.

Genève, Suisse, 10 septembre.—Le brancard sur lequel l'impératrice a été transportée à l'hôtel a été improvisé avec des rampes de la toile à voile. Des médecins et des prêtres ont été mandés immédiatement, et une dépêche a été envoyée à l'empereur François-Joseph. Tous les efforts pour rappeler l'impératrice à la vie ont été in-

utiles, et elle a expiré à trois heures de l'après-midi. L'examen médical a démontré que l'assassin s'était servi d'une petite lime triangulaire.

Après avoir frappé l'impératrice il s'est enfui par la rue des Alpes, dans l'intention évidente de gagner le square du même nom. Mais deux cochers de fiacre témoins du crime l'ont saisi et l'ont remis à un batelier et à un gendarme qui l'ont conduit au poste de police.

Le prisonnier n'a opposé aucune résistance. Il chantonnait en marchant. Il a dit: Je l'ai fait; elle doit être morte.

Au poste il a déclaré qu'il était un anarchiste affirmé, sans haine contre les pauvres mais haïssant les riches.

Plus tard, au palais de justice, quand il a été interrogé par un magistrat en présence de trois membres du gouvernement local et de fonctionnaires de la police, il a prétendu ne pas savoir le français et refusé de répondre aux questions.

En fouillant les agents de police ont trouvé un document établissant que le nom de l'assassin est Luigi Lucchini, né à Paris en 1873, et qu'il est soldat italien.

Une foule nombreuse s'est promptement assemblée devant l'hôtel Beau Rivage où les magistrats s'étaient rendus après l'interrogatoire du prisonnier. Des recherches ont été faites sur la scène du crime.

Il paraît qu'un batelier a remarqué trois individus suivant l'impératrice pendant qu'elle faisait quelques emplettes dans des magasins.

En apprenant l'assassinat les membres du gouvernement local ont fait placer à mi-chemin le drapeau flottant sur l'Hôtel-de-Ville de Genève, puis ils se sont rendus en corps à l'hôtel en marque de sympathie.

L'excitation a augmenté et de nombreux magasins ont été fermés dans le Jura.

L'assassin a dit au magistrat qu'il était venu à Genève pour assommer un personnage important, mais qu'il n'avait pas pu mettre son projet à exécution. Il n'a pas donné les raisons de son insuccès, mais il a déclaré que ce n'était que par hasard qu'il avait appris la présence de l'impératrice à Autriche à Genève.



FRANCOIS-JOSEPH.

London, 10 septembre.—On éprouve déjà de grandes craintes au sujet de l'effet que produira sur l'empereur François-Joseph la nouvelle de l'assassinat de l'impératrice. François-Joseph ne s'est jamais remis du coup que lui a porté la mort tragique du prince Rudolph, et on sait que Sa Majesté est très faible depuis quelque temps.

Le général Zurinden convaincu de la culpabilité de Dreyfus.

Paris, France, 10 septembre.—"La Liberté" annonce que l'examen des documents relatifs à l'affaire Dreyfus a conduit le général Zurinden, ministre de la guerre, à la conclusion que le condamné est coupable, comme ça a été le cas pour ses prédécesseurs, et que, conséquemment, le général a décidé de reprendre son poste de gouverneur militaire de Paris la semaine prochaine. Une note semi-officielle publiée ce soir annonce que le ministre de

la guerre a remis au ministre de la justice les documents relatifs à l'affaire Dreyfus avec son opinion. Le cabinet prendra lundi prochain une décision définitive sur la marche à suivre.

M. GRISAI.

Le professeur C. Grisai, si favorablement connu à la Nouvelle-Orléans, vient d'être engagé par M. Charley pour la prochaine saison théâtrale, en qualité de ler cello-solo.

M. Grisai se proposait de nous quitter sous peu pour faire partie d'un orchestre à Cincinnati quand l'offre de M. Charley lui est venue. On entendra au concert de ce soir au Parc de Ville, un morceau de l'éminent professeur, "Lady Amalia", d'un opéra qu'il vient de composer.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

C'est ce soir même que s'ouvre le Théâtre St Charles, sous la direction du Col John D. Tompkins. Cette entreprise théâtrale repose sur un plan entièrement nouveau: les représentations y sont extrêmement variées. Le drame se mêle au vaudeville, le vaudeville à l'opéra comique; et pour satisfaire tous les sens comme tous les goûts, le colonel nous donne des reproductions des vues les plus célèbres du globe et des personnages les plus populaires des deux mondes.

Parmi les étoiles de la troupe, brille au premier rang l'inimitable Jos. Sabel, dite "la chanteuse internationale" qui chantera ce soir en français. Puis viendront les sœurs Elinore, Harry McAllister. Le clou de la soirée sera, sans aucun doute, la série de portraits des plus grandes illustrations de l'Union, à l'époque de la guerre civile.

Ce soir, lors de "L'Enseigne", par les premiers artistes de la troupe. On sait déjà que le théâtre a été remis à neuf et que la salle est splendide et décorée. Il y aura foule, ce soir, au St Charles.

West End.

Hier soir, malgré les incertitudes et la fraîcheur du temps, il y avait encore beaucoup de monde au West End pour applaudir les exécutions de l'orchestre Paoletti, les danses viennoises, Eddie McCarthy, etc. Ce soir, dimanche, programme nouveau, ainsi que la première apparition de Miss Annie Hart, chanteuse de talent, jouissant d'une grande réputation.

Concert au Parc de Ville.

Concert brillant, ce soir, au Parc de Ville, par l'orchestre du Professeur Geo. O'Connell. Les dilettanti passeront une heure aimable, en allant entendre les excellents musiciens de M. O'Connell. Au programme nous trouvons: Faust, Fra Diavolo, Bohemian Girl, The Mill in the Forest, tous morceaux que l'orchestre exécute d'une façon remarquable, sous l'habile direction d'un professeur émérite.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être

écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On récompensera, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, B. A. ROYER, P. O. Box 725.

Le Monde Moderne

5 Rue St-Benoit, Paris.

Sommaire du No de septembre 1898.

Genève, par Edg. - 5 compositions de Paul Heilinger. La Fête de l'Harmonie à Bolognara, par Emile Martel. - 10 illustrations. Les Caractères de l'Étranger, par A. Gaudier. - 21 reproductions. Les Animaux de bonheur, par Théodore Bourrier. - 13 illustrations. Le Moderne traîneur de sabre, par G. Lelouchet. Le Ministère maritime de Madagascar, par Henri Coupin. - 7 illustrations. Trépis d'Amboise, par le commandant Gradin. - 3 compositions de Fabrice. L'Art d'explorer et d'écouter, par Jules Adeline. - 27 croquis. Le Chemin de fer de la Soudan, par A. Bostier. - 8 illustrations. Les Algues, par Léon Gérardin. - 14 illustrations. Les Nouveaux littéraires, par Léon Gérardin. - 8 figures. Exercices géographiques et calculs, par Gaston Rouyer. - 12 illustrations. Le Musée, par G. Danvers. - 7 illustrations. Nouveau dictionnaire, 7 illustrations. Le Monde de mois, par Berthe de Préally. - 13 médailles. Questions financières - La vie pratique. La Carrière de mois. - Jeux et Recréations. La Carrière internationale. - Bibliographie.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1898.

Old Landing - NEW CAMELIA AS A

LETTRE DES BATEAUX A VAPEUR.

Table with columns for destination (e.g., Akaba, Assala, Baton Glanis), departure time, and agent information.

can se mit à tourner autour de la pièce, pareil à une panthère dans une cage de fer. Il ne pleurait plus, mais ses lèvres avaient des crispations nerveuses et son regard chargé d'éclairs avait pris une expression terrible.

Brusquement il s'arrêta et ses yeux se fixèrent sur la pendule. Il allait être six heures.

Il sonna son valet de chambre. Celui-ci vint presque aussitôt à l'appel de son maître.

—Faites dire au cocher de préparer immédiatement ma voiture, ordonna M. Barruett, je vais à la ville et ne sais pas à quelle heure je rentrerai, on n'aura pas à m'attendre pour dîner.

Le domestique se retira. M. Barruett s'éloignait de la villa pour ne pas se trouver en face de sa femme; il craignait, non sans raison, de ne pas être maître de lui et d'avoir un de ces accès de colère dont il connaissait la violence. Par suite d'une résolution qu'il avait prise, le moment n'était pas venu de confondre Valentine et de lui infliger le châtiement qu'elle méritait.

Un vent lui dire que sa voiture l'attendait. Un quart d'heure après, il quittait la villa.

A peu près au même instant, les deux frères, qui se promenaient chacun de son côté, se rencontrèrent dans une allée du

pare. A la vue d'Edouard, James pâlit et une lueur sembla s'allumer dans son regard; mais, brusquement, il se jeta de côté, avec l'intention évidente de ne pas adresser la parole à Edouard.

Celui-ci ne donna pas à son frère le temps de s'esquiver; il marcha rapidement vers lui et lui saisissant le bras:

—Allons, dit-il, ne te sauve pas, je ne veux pas te manger. James se retourna, et pendant un instant, face à face, les deux frères se regardèrent, les yeux dans les yeux.

—Est-ce pour ne pas me parler que tu cherchais à m'éviter? demanda Edouard.

—Oui, répondit sèchement James.

—Que t'ai-je donc fait encore? —A moi, rien.

—Pourtant, James, il faut bien que tu aies quelque chose contre moi.

—C'est vrai. —Qu'est-ce donc? James répondit d'une voix sourde: —Interroge ta conscience, elle te répondra pour moi. Sur ces mots, il tourna le dos à son frère et s'éloigna. Edouard s'était senti traversé par un frisson.

conscience! murmura-t-il d'une voix étranglée, je sais ce qu'elle me dit, hélas! je ne le sais que trop!

Pendant le dîner, Valentine le vit plus sombre encore qu'il ne l'avait jamais été dans ses plus mauvais jours. Il était inquiet et parvenait difficilement à le dissimuler; il avait le regard fuyant, la voix de la jeune femme le faisait tressaillir et, de même que son frère, il ne prononçait aucune parole.

—C'est donc vrai! pensait James.

Tout de suite après le dîner, sous le prétexte d'un malaise, dont il ne s'expliquait pas la cause, Edouard se retira dans sa chambre pendant que James, au jardin, fumait une cigarette.

On avait annoncé à Valentine que son mari s'était rendu au Havre et que probablement il rentrerait tard dans la soirée. C'était la première fois depuis qu'on était en France que M. Barruett s'absentait à l'heure du dîner; cependant Valentine ne trouva rien, dans ce fait, qui fût de nature à l'inquiéter; elle ne s'étonna même pas que son mari ne l'eût pas prévenue lui-même.

Elle savait que M. Barruett avait eu la visite de l'armateur Clifton, de Philadelphie, et, tout naturellement, elle pensa que son mari était allé retrouver M. Clifton au sujet d'une affaire.

Elle n'ignorait pas que M.

Barruett avait eu un long entretien avec Eliane, mais elle n'avait pas à se préoccuper beaucoup de ce qui s'était passé entre eux, et moins encore à s'en inquiéter d'autant plus que la petite Eliane était restée pendant trois heures avec William et qu'ils avaient dû être fort gais l'un et l'autre, car on avait entendu Eliane rire aux éclats.

Si Valentine avait questionné sa fille, la petite lui aurait dit, sans doute, dans son langage enfantin, que son papa avait du bobo et qu'il avait pleuré et sangloté. Mais la mère qui ne s'était jamais beaucoup occupée de son enfant, n'avait pu l'habituer à lui faire spontanément de ces petites confidences si agréables à entendre de la bouche d'un enfant et si douces au cœur d'une mère.

Si Valentine était inquiète, c'était uniquement au sujet d'Edouard.

—Que peut-il avoir encore? se disait-elle.

Toutefois, malgré l'envie qu'elle en avait, elle n'alla point trouver le jeune homme dans sa chambre afin d'avoir l'explication de sa mauvaise humeur.

—C'est bien, se dit-elle, demain nous saurons.

[A continuer]

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

L'héritage

DE

TANTE MANETTE.

I

"Monsieur et Madame,

"Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous envoie la présente, parce que la pauvre tante votre tante est bien malade, même qu'elle va probablement mourir. Je ne vous écris pas ça pour que vous veniez près d'elle, vu que ça lui ferait un trop gros effet, parce que vous l'avez laissée bien tranquille depuis vingt et des années, mais c'est pour que vous sachiez

bien qu'elle laisse un gros héritage, très gros, très gros, malgré qu'elle a toujours en l'air pauvre, et que vous avez eu bien tort de ne pas lui avoir donné plus souvent de vos nouvelles.

—Enfin, voyez ce que vous avez à faire pour l'héritage, c'est une amie qui vous parle."

—Bon sang! fit l'imposant cordonnier Grélu en frappant la table de son poing fermé, en voici bien d'une autre! Cette vieille qui s'avise d'être une riche, quand on la croyait une misérable, et pas moyen de capter ça!...

—Pas moyen! qu'est-ce que tu dis mon homme! Mais c'est un bonheur qui nous arrive là; faut y aller et tout de suite.

—On ne peut pas. Tu vois bien que la lettre dit qu'il ne faut pas.

—T'es naïf..... faut y aller tout de même, dire qu'on a appris qu'elle était malade et qu'on ne veut pas la laisser comme ça morte seule; c'est une bien bonne femme qui a écrit cela, parce qu'elle nous a averti plutôt que les Cordier, qui sont aussi parents que nous, mais ils pourraient l'apprendre. Faut y aller que je te dis.

Et Mme Grélu, campée devant son mari, avait l'attitude d'un triomphe. L'argument était en effet sans réplique, et le cordon